

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PAS TROP D'INTIMITÉ AVEC VOS FILLES.

Vous avez, je suppose, pères et mères, des filles, qui sont à l'âge où le cœur parle.

Ces jeunes filles sont fréquentées par divers jeunes gens.

Il est une règle de prudence qui vous impose de veiller à ce qu'aucun de ces jeunes gens, règle générale, soit *intime* avec vos enfants.

— Mais, pourquoi donc ?

Parce que cette intimité est périlleuse, à raison des affections *multiplés* qu'elle engendre.

M. Xavier vit dans l'intimité de vos filles, Melles Marie et Gertrude.

Melle Marie et Melle Gertrude conçoivent *simultanément* de l'affection pour M. Xavier. Deux pour un, c'est trop ! M. Xavier prendra l'une et laissera l'autre.

Quelle sera la situation de Marie, si Gertrude, est la préférée ?

Quelle sera l'embarras de Gertrude si jamais elle découvre l'affection de sa sœur ?

Rendons-nous aux leçons de l'expérience. Ne compromettons ni notre bonheur, ni celui de nos filles.

Amour et Larmes dont nous avons commencé la publication fera toucher du doigt la vérité de notre assertion.

F. A. B.

LES NOIX D'UNE PAUVRE FILLE

(Suite et fin)

Comme on l'avait pressenti, la vie s'éteignait dans le corps affaibli de la paysanne. Sa mort, prévue longtemps à l'avance, ne faisait pas la moindre sensation ; quelques personnes, sans malice d'ailleurs, remarquaient qu'elle tardait beaucoup, qu'elle *traînait*... Il n'y avait pas au monde un seul être à qui elle se sentit nécessaire. Il est beaucoup moins dur de mourir quand les liens se sont dénoués d'eux-mêmes : Geneviève s'en allait tranquille, comme s'en va le pauvre quand il est résigné.

Un jour, madame Aymard vint comme à l'ordinaire encourager sa chère malade ; elle vit une ombre qui s'étendait sur ce pâle visage et pensa que derrière cette ombre était cachée la vie, c'est-à-dire cet infini où l'âme entre en passant par la mort. Elle fut donc encore plus douce, encore plus maternelle. Elle apportait une image, une fleur, un baiser, et la mourante lui donnait ce qu'on donne en partant, un long regard, fixe, profond, comme s'il savait lire, inquiet, comme s'il avait peur. Mais bientôt les bonnes mains qui la caressaient ranimèrent en elle ce qu'il restait de vie, et son âme devint plus communicative. Elle avoua que quand elle avait prié sa protectrice de lui garder ses deux paires de bas de laine, c'est parce qu'elle pensait qu'elle entrerait à l'hôpital ; mais que peut-être elle n'en sortirait plus ; que son intention était de les laisser à la petite Joséphine, parce qu'elle lui avait dit au départ : " Adieu, Geneviève, faudra revenir ! " et qu'elle lui avait fait cadeau de ses belles noix. Elle ajouta :

— J'aurais bien voulu laisser quelque chose à M. le curé qui m'a payé la moitié de mon voyage et qui m'a bénie ; mais je n'ai rien..... Alors, je lui laisse..... je lui laisse..... La voix lui manquait. — Que lui laissez-vous ? dit tendrement madame Aymard.

— Je lui laisse le plaisir que j'aurais eu à donner mes bas neufs

à Joséphine ; il lui en fera cadeau.... Si je savais écrire !

— J'écrirai, moi, répondit vivement la pieuse femme, et elle ne cacha point ses larmes. C'était la première fois depuis vingt ans qu'on pleurait sur Geneviève ! La malheureuse essaya de sourire, puis elle dit avec une admirable candeur : " Vous, madame, je vous aime plus que tout ! et je voudrais vous le prouver. Quand Joséphine m'a donné ses noix, il y en avait quatorze : j'en ai mangé deux et j'ai gardé les autres exprès ; j'avais une idée, elles sont là, les voulez-vous ?

Madame Aymard ne put parler ; mais vite elle déploya son mouchoir et l'étendit sur ses genoux : ce que voyant, Geneviève prit le sac de papier gris derrière son traversin, et jeta sur les genoux de son amie son pauvre trésor... Et chaque fois qu'une noix tombait sur le mouchoir, la grande dame disait :— Merci !

De toutes les aumônes versées par sa belle âme dans l'âme désolée de la villageoise, oh ! croyez-le, la meilleure fut l'acceptation de ces douze noix qui tombaient une à une comme autant d'actes de reconnaissance. Oh ! ne refusez jamais au pauvre la joie d'emporter le peu qu'il a, s'il vous l'offre ! La délicatesse n'est pas dans le refus, elle est dans le remerciement.

Deux jours après, une pauvre tombe enfermait une pauvre fille, et la noble femme qui l'avait instruite et consolée, recevait d'en haut une bénédiction particulière à cause de cette parole que lui avait dite l'humble fille : " Ah ! madame, quand je verrai le bon Dieu, je lui dirai pour vous un : — *Je vous salue, Marie.*

MME DE STOLZ.

Avez-vous abonné votre jeune fille au *Couvent*, votre garçon à l'*Étudiant* ?

Avez-vous payé votre abonnement à la *Famille* !

Avez-vous acheté la *Littérature au Canada en 1890* ?

Vous savez sans doute que les *Homonymes simples* de la langue française sont maintenant en vente au bureau de la *Famille*. 35 cts broché, 50 cts relié. Petit livre très utile pour apprendre en peu de temps un nombre considérable de mots.

LA BONNE MENAGERE

Que j'aime à voir, de bon matin
Passer, l'air paisible et serein,
La démarche modeste et fière,
La bonne ménagère !

Alerte, elle court au marché,
Et n'a pas l'air endimanché
De la femme vaine et légère,
La bonne ménagère !

Son honnête simplicité,
Sa scrupuleuse probité,
Font que tout le monde vénère
La bonne ménagère.

Médire n'est point son métier :
Aux bavardages du quartier
Toujours elle reste étrangère,
La bonne ménagère !

Elle ne perd pas un moment,
Et travaille toujours gaiement
Sans jamais se mettre en colère,
La bonne ménagère !

Sans se hâter, sans se lasser
On la voit coudre et repasser,
Car c'est une habile lingère,
La bonne ménagère !

La maladie à son foyer
Vient-elle ? — On la voit déployer
Tous les talents de l'infirmière,
La bonne ménagère !

Son mari dit avec raison :
" Voici l'ange de ma maison. "
A tous ses enfants elle est chère,
La bonne ménagère !

Si vous demandez le secret
De son bonheur calme et discret
Elle répond : " C'est la prière ",
La bonne ménagère !

Léa SAILLENS.

AMOUR ET LARMES

—:0:—

III

UN GRAND CŒUR

(Suite)

Elle l'embrassa avec effusion, et lui dit :

— J'aurais voulu vous parler dès hier soir, ma bonne mère, mais je n'ai pu vous trouver seule ; n'accusez pas, je vous prie, ma confiance.

Sa mère la regardait avec orgueil et elle répondit lentement :

— Chère enfant, je n'ai jamais douté de toi.

— M. Amédée m'a demandé un entretien particulier, reprit la jeune fille, laissant paraître un léger trouble ; dans un premier moment de surprise, j'ai acquiescé à son désir sans vous consulter, je vous en demande pardon et je sollicite votre permission.

— Je te l'accorde de tout cœur, chère fille, dit madame de Ribienne dont les yeux animés exprimaient la joie la plus vive ; j'ai pour Amédée une profonde estime, je connais ses qualités, j'ai étudié son caractère, je suis sûre de son respect ; il n'y a donc rien à craindre de sa part de suspect ou de dangereux.

— Merci, murmura Marie-Sophie dont l'émotion se trahissait par les battements de son cœur ; je juge M. Amédée comme vous.

— Je ne te demande pas si tu soupçonnes la nature de l'entretien qu'il a sollicité, mon enfant, reprit au bout de quelques instants d'un silence ému l'heureuse mère ; à l'âge d'Amédée, il ne peut être question que d'un mariage ; il y a longtemps que je me suis préparée à cette demande et je t'assure qu'à tous égards je serai heuseuse d'appeler Amédée mon fils.

Des larmes vinrent aux paupières de Marie-Sophie. Elle

se pencha vers sa mère et la tint longtemps et étroitement embrassée. Mais elle ne parla pas. C'était une nature ardente et sérieuse qui ne livrait pas ses secrets. Dieu avait lu dans son cœur son affection pour Amédée, sa mère la devinait, les lèvres de la jeune fille restaient muettes. Elle cachait sa tendresse dans le sanctuaire le plus impénétrable de sa pensée pour en mourir ou pour en vivre, mais non pas pour la livrer.

A l'heure convenue, sur les six heures environ, elle se rendit à la serre : il faisait un temps, fréquent en Normandie et que les gens du pays appellent un temps couvert, c'est-à-dire obscur et nuageux. Les belles espérances du matin ne s'étaient pas réalisées ; le soleil, après avoir momentanément percé le brouillard et inondé les plaines, les vallées et les collines de sa splendide lumière, s'était de nouveau enseveli dans la brume, et les nuées du couchant, poussées par le vent, roulaient en masses mobiles et menaçantes qui attristaient la nature ; les fleurs se penchaient vers le sol, les oiseaux ne chantaient pas, les femmes nerveuses avaient la migraine. Marie-Sophie n'était pas nerveuse et pourtant elle eût aimé que la nature fut en fête comme son cœur ; malgré ses courageux efforts, la petite ombre qui, le matin, avait effleuré son âme semblait grandir pour étouffer les joies attendues. Mais elle ne voulait pas se laisser abattre comme une femme superstitieuse ou comme une folle enfant ; elle savait bien que le bonheur est indépendant des accidents naturels du temps et que l'âme peut être profondément navrée par un radieux soleil et souvent au comble du bonheur par un sombre jour d'hiver. Pourtant elle se vit obligée de faire une toilette sévère peu en harmonie avec les riants projets qui emplissaient son âme. Elle portait une robe en gaze de Chambéry gris perle ; un collier de corail à triple rang entourait son cou et en faisait valoir la noblesse et la teinte dorée ; ses cheveux si noirs et si abondants revenaient en double tresse autour de sa tête comme un véritable diadème et contribuaient à justifier ce nom de reine que sa taille élevée et son grand air lui avaient mérité.

En s'acheminant vers la serre, elle marchait lentement, pour se recueillir et pour se posséder.

Amédée l'attendait. Il se précipita vers elle :

— Marie-Sophie, lui cria-t-il, l'accent ardent et fiévreux par suite de ses veilles orageuses et du trouble inquiet de son âme, ma chère Marie-Sophie, avec quelle anxiété j'épiais votre arrivée !

Elle porta la main à son cœur ; cette main qui tremblait, au lieu de calmer l'émotion de la jeune fille, n'aurait servi qu'à la trahir si, lui l'auteur de cette agitation puissante, s'en était aperçu.

Il la conduisit à un des fauteuils de mousse réservés aux promeneurs.

— Chère Reine, dit Amédée, en la faisant asseoir, j'ai voulu, avant de m'adresser à madame de Ribienne, être bien sûr de son consentement, vous seule pouvez me rassurer à cet égard.

Elle pouvait à peine parler la fière jeune fille qu'un sentiment féminin enveloppait tout entière :

— N'êtes-vous pas certain de l'accord de tous ? murmura-t-elle enfin.

— Oui, vous m'avez comblé de marques d'attachement et je vous aime tous ; mais..... ma position..... mon humble position m'effraie pour oser demander le titre sacré de fils.

La belle tête de Marie-Sophie s'abaissa sur ses mains, elles cachèrent son visage, elles masquèrent la rougeur qui s'étendait jusqu'au front. Oh ! si le soleil était absent de la terre, si les fleurs manquaient d'éclat et de parfums Marie ne le savait pas, car des rayons lumineux éclairaient son âme, tout fleurissait sous son regard enivré.

L'inquiétude d'Amédée était au comble. Pourquoi ce silence, cette tête penchée ? L'espérance désertait son cœur. Il lui prit la main :

— Marie ?...

La noble fille fit un effort suprême, et répondant à la prière d'Amédée :

— Vous avez tous les droits à obtenir le titre de fils, répondit elle en le regardant avec tendresse.

Passant du désespoir au transport de la joie, il tomba à genoux :

— Je puis... je dois espérer ?...

— Oui, Amédée, répondit-elle, tandis qu'un faible soupir s'échappa de ses lèvres tremblantes, ma mère connaît vos sentiments ; comme moi, elle les avait devinés, elle les approuve, elle les bénit.

Il était là palpitant, fou, et disant dans son délire : Que vous rendrai je, ô ma chère Marie, pour avoir ainsi lu dans mon cœur, et servi mon bonheur ? je l'aime tant cette chère enfant, que je serais mort de douleur si...

Il s'arrêta. Il leva les yeux vers elle.

— Qu'avez-vous, Marie ! ma sœur ?... ma sœur chérie !...

Sous l'étreinte d'Amédée, la main de Marie s'était glacée ; le sang avait quitté son visage devenu livide à force de pâleur ; ses yeux étaient éteints, on l'eût dite mortellement frappée ; l'âme cependant bien plus que le corps venait d'être broyée.

Amédée crut à une défaillance ; aucun soupçon de la vérité ne pénétra sa pensée ; il courut à la source voisine chercher un peu d'eau dans un des vases destinés à recevoir des fleurs.

Si courte que fût son absence, elle suffit à Marie-Sophie pour rentrer en possession d'elle-même et regarder en face cette vérité terrible qu'elle n'avait jamais soupçonnée, sauf la veille, comme un éclair de chaleur qui déchire la nue pour laisser le ciel dans toute sa splendeur ; l'instant d'après, à sa peur avait succédé la confiance ; et maintenant, c'était la vérité. Il aimait sa sœur... Annonciade !... cette enfant... sa rivale... quelle plaie ! quel sombre avenir ! quelque chose de poignant lui torturait le cœur ; quelque chose de haineux.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE SIXIEME

Je vous remercie bien de votre persévérance à m'écrire chaque semaine. Vous ne sauriez croire comme il me fait plaisir de recevoir à point nommé ce petit journal de nouvelles locales, bien que, au travers, il s'en trouve qui soient tristes.

Dans le dernier mois, vous avez enterré plus de personnes que vous n'aviez fait jusque là depuis votre arrivée à St-Lin. Si vous rencontrez M. Onésime Gauthier, dites-lui combien je suis touché du malheur qui l'a frappé. Voudriez-vous faire en mon nom une visite à M. Edmond Pelletier. Je comprends l'immense douleur, qui s'est abattue sur cette famille ; mais, les premiers moments d'abattement passés, ces parents chrétiens comprendront, à leur tour, que leur fils unique ne les a quittés que pour un monde meilleur, et qu'il jouit déjà d'un héritage plus beau que celui qu'ils auraient pu lui laisser. Les quatre images que je vous envoie sont pour le père, la mère, la grand' mère et la tante.

Je vous adresse "*La Voce*", où vous pourrez lire le discours du Pape aux cardinaux, une pièce d'éloquence diplomatique. J'y ajoute un entrefilet qui vous apprendra que le Canada sera indépendant en 1892. En même temps vous recevrez le *Pater* de François Coppée. Je l'ai acheté, en passant à Paris ; il y a longtemps que je voulais vous l'envoyer. Je vous engage à le lire ; c'est un chef-d'œuvre de passion chrétienne, et de style populaire.

Vous terminez en disant au revoir à *bientôt*. C'est ce qui vous trompe, mon séjour à Rome se prolonge avec des perspectives indéfinies ; cependant expliquez bien à la mère que ça ne peut être très long. C'est dans des temps comme celui-ci, que je me félicite de n'être pas inquiet sur ma maison, ni sur ma paroisse. Le bon Dieu prévoyait cela quand j'ai eu l'idée de m'entourer de monde fiable. Mes félicitations à M. Cabana sur les applaudissements nombreux, divers et éclatants, qui ont

couvert son sermon des Cendres. Continuez toujours à m'écrire.

Lundi, 10 mars. — Journée calme et tranquille. Le Père Tenailon vient m'inviter pour aller dîner, le jour de Saint Joseph, chez lui, avec le commandeur de Rossi, le grand archéologue de Rome et Mgr. Savelli, le secrétaire de la commission prélatice à la congrégation de la Propagande.

Ma promenade de cet après-midi me porte sur la place *Navone*, où je récitai mon bréviaire à l'église du Sacré-Cœur, à l'est de la place, presque en face de Ste-Agnès. Il y a là exposée une jolie image de Ste Geneviève ; ça me fit plaisir de rencontrer la patronne d'une de mes *paroisses natales*. Je visitai au nord-est de la place, numéro 33, l'église de St Augustin.

C'est une des belles églises de Rome, où toutes sont belles. D'abord une prière pour vous, ma mère, devant cette madone, "accablée sous les ex-voto, et entourée d'une forêt de lumière"; puis, dans l'église de St Augustin, je ne pouvais oublier sainte Monique : je lui recommandai toutes les mères chrétiennes de St-Lin, sans omettre celle qui m'est la plus chère.

Je reviens par la place St Sylvestre, où j'arrêtai à l'église de ce nom. On y vénère la tête de St Jean Baptiste. Certes, il avait une bonne tête, franche et intrépide pour avertir les hommes de son temps. Puisse-t-il communiquer son zèle pur de tout compromis mondain, à celui qui porte son nom, et qui met la plus grande confiance en sa protection.

En passant chez le libraire de mon choix, M. Peathover, Place d'Espagne, j'achetai le *Guide en Grèce*, 13 francs, pour en faire une étude préliminaire au cas qu'il me prenne envie de reveuir par la patrie de Démosthènes.

Mardi 11 mars. — Ce matin, à la messe, l'épître me frappa d'une manière particulière. Elle résonnait à mon oreille comme un cuivre ; l'écho s'en répercutait dans les profondeurs de mon âme. C'était une voix claire, intelligible, pressante, entraînante ; c'était une lumière qui éclairait, nourrissait, fortifiait. Il faut que je vous la cite :

“ J’ai soupiré, et l’on m’a donné l’intelligence ; j’ai invoqué et il est venu en moi l’esprit de sagesse. Je l’ai préférée à la puissance et au trône et j’ai estimé que la richesse n’est rien, comparée à elle. Je ne lui ai pas même comparé la pierre précieuse, parce que devant elle l’or n’est qu’un peu de sable, et l’argent pas plus que de la boue. Je l’ai aimée plus que la santé et la beauté, et j’ai résolu de n’avoir pas d’autre ornement, car l’éclat de sa lumière est inépuisable. Tous les biens me sont venus en même temps avec elle, et elle m’a procuré des honneurs innombrables. Je me suis réjoui dans toutes mes démarches, parce que cette sagesse précédait mes pas ; et dire que j’ignorais qu’elle était la mère de tous ces biens ! Je ne fais pas un mystère de révéler comment je l’ai apprise, je la communique sans jalousie, et je n’en cache pas le rayonnement. C’est pour les hommes un trésor infini : ceux qui y puiseront, se rendront dignes de participer à l’amitié de Dieu, devenus qu’ils seront recommandables par leurs bonnes œuvres. (Sag. 7.)”

Cette sagesse, c’est l’intelligence des choses de Dieu, du néant des choses de la terre, de l’importance qu’il y a de bien employer le temps qui nous est donné pour gagner l’éternité bienheureuse, de la folie qu’il y a de chercher la gloire humaine en se souciant peu de la gloire des saints. Cette sagesse, je vous la souhaite, je me la souhaite, je nous la souhaite !

Je me rendais à S. Côme et S. Damien, où je croyais que se trouvait aujourd’hui la station de carême : mais ayant dû revenir en chemin, je me contentai d’arrêter à Ste Marie des Monts où je saluai St Benoît Labre, et à Ste Pudentienne, où je m’agenouillai avec amour sur ces pierres empreintes et embaumées des traces de Saint Pierre. *Bona sera, madre carissima et buonissimo fratre.*

Mercredi, 12 mars. — Quel beau temps : pas chaud, pas froid, lumière pourprée, ciel pur, soleil riant, tout le monde sur la rue prenant un bain d’air tiède. Nous n’avons rien de pareil au Canada, excepté peut-être quelques jours à la fin d’un beau mois de septembre.

J'allai faire une visite chez différents libraires. Depuis qu'ils se sont aperçus que je ne haïssais pas les livres, les catalogues pleuvent sur moi. Chaque jour la poste m'en apporte quelques nouveaux. J'ai acheté un petit volume *les Actes des Martyrs*. Quelle lecture rafraîchissante ! Je passai, le nez dans ces pages, deux heures qui ne me parurent pas plus longues que dix minutes. De plus, comme il est bon de mêler à l'aridité des chiffres, qui font la base des mémoires que je suis à rédiger, les charmes de la poésie, j'ai acheté "*Carmina e poetis christianis excerpta*", un choix de poèmes chrétiens. J'en veux à mes maîtres d'autrefois de nous avoir fait traduire tant de vers de Virgile et d'Horace, où fourmillent les idées fausses et matérialistes, où l'on glane ça et là les bons sentiments comme les épis dans un champ après la récolte ; et de nous avoir laissé ignorer cette mine de pensées sublimes, élevées, fortifiantes. Voyez : "L'âme altérée a soif de s'abreuver à la fontaine de la vie éternelle ; elle cherche à briser les liens qui la retiennent enfermée dans la chair ; elle va, elle vient, elle s'efforce, la pauvre exilée, d'aller jouir de la patrie.

*Ad perennis vitae fontem mens sitivit arida
Claustra carnis preesto frangi clausa quaesit anima:
Glescit, ambit, eluctatur carul frui patria.*

Vous recevrez, en même temps que cette lettre un abbé romain. De peur que vous ne le reconnaissiez pas, je vous envoie pour l'introduire, sa carte de visite. Il avait promis d'être chez lui pour Pâques. Il tient parole. Une des figures est pour ma mère, l'autre est livrée au pillage. Le premier voleur pourra s'en emparer. Cependant je proteste que je cède devant la violence, et je veux pouvoir toujours dire que je ne la donne pas. Ne remarquez-vous pas que la lèvres d'en bas s'avance un peu trop. C'est un trait de ressemblance de plus entre le fils et la mère. — Les invitations se succèdent. Le collège canadien vient de me demander à dîner, le 19, avec la plupart des recteurs des collèges étrangers ; mais comme j'avais promis au père Tenailon pour ce jour-là, je dus m'excuser. Quand pour-

rai-je dîner dans le réfectoire de St-Lin ?... avec le retour des fleurs.

Jeudi, 13 mars. — Par une lettre de M. Payette que m'apporte aujourd'hui la malle anglaise, je connais un peu vos aventures de voyage à Ste-Geneviève, ma chère mère. Vous me conterez cela plus au long dans une prochaine lettre. Qui vous forçait de partir avant d'être certaine que les chars de St-Lin marchaient. Vous étiez bien à Ste-Geneviève, ou à Montréal. Êtes-vous tellement attachée à St-Lin, qu'il fallait y revenir absolument ? Il est vrai que c'est un beau pays. M. P. de N. n'est peut-être pas de cet avis ; mais, n'importe. Je suis prêt à soutenir mon opinion envers et contre tous.

En passant devant l'église protestante de la rue Nationale, comme elle était ouverte, j'entrai. Personne à l'intérieur. Et pourquoi y aurait-il quelqu'un ? le Saint Sacrement n'y étant pas, il est aussi bien de dire ses patenôtres chez soi. Aucune image n'est suspendue au mur, ce serait de l'idolâtrie : et par contre, les vitres en couleur représentent des sujets de l'ancien et du nouveau testament. Je vous le demande, où est la différence ? Cette église évidemment appartient aux ritualistes. On y voit un autel, un crucifix, et des chandeliers. La bible était ouverte dans la chaire, à l'épître I de saint Paul aux Corinthiens, chapitre X : " Le calice de bénédiction, par lequel nous sommes rendus saints, n'est-ce pas la communion du sang du Christ ? et le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation au corps de notre Seigneur ? " Ces paroles ne sont-elles pas la condamnation de leur erreur ? Peut-on avoir des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre ?

Marche, marche, marche, j'arrivai à St Eusèbe, vis-à-vis la *via Léopardé*, au coin de la *Place Victor Emmanuel*, au sud-ouest de Ste-Marie Majeure. Il y a peu de choses à voir dans cette église, et je n'en vis rien du tout, un abbé occupant la chaire, et répandant sur ses auditeurs son éloquence de carême. Je suis certain que M. P... et M. C... font mieux que cela. Il

criait, se démenait et ne disait pas grand'chose. — *Addio ! et buona notte !*

Ma lettre aux vers latins est partie ce matin, je reçois la vôtre du 27 février à midi. Ayant quelques minutes devant moi, ne sachant pas si j'en aurai dans trois jours, je réponds de suite. Vous ne sauriez croire comme vous me faites plaisir avec vos petites missives. Le décousu en fait le charme. Je n'ai pas besoin d'amplifications, mais d'énumération de choses pas pareilles. A propos de vin de messe, dont vous parlez, ne manquez pas de faire mettre en bouteille une vingtaine de gallons, de suite, avant le mois d'avril, ne laissant en baril que ce que vous pouvez consommer d'ici à la fin de mai au plus tard. Sans cela il y a danger qu'il s'acide. Je compte sur vous pour faire embouteiller immédiatement après la réception de cette lettre. S'il n'y a pas assez de bouteilles à la maison, achetez-en chez les marchands, ou à Montréal. Servez-vous de bouchons neufs. Vous trouverez dans les armoires un pousse-bouchons. Laissez dans la bouteille toute la hauteur du goulot vide, pour les besoins du gaz.

M. Cousineau sort d'ici. Je lui ai lu votre lettre ; elle lui a fait grand plaisir. Il me dit que j'ai un desservant bien différent de celui de M. X. ; il a été quatre mois sans lui écrire. Merci des nouvelles que vous me donnez des travaux, et des aventures de cette pauvre mère, mouillée, enneigée et enrhumée. Il me fait plaisir d'apprendre que la prière du carême est bien suivie. Il ne pouvait en être autrement. Je sais que l'un et l'autre vous préparez bien vos instructions ; et quand le pain de la parole de Dieu est bien distribué, le peuple ne demande pas mieux que de s'en nourrir. Si cela peut vous être agréable, je vous dirai que je suis content de la manière dont ma paroisse est desservie. Dans tous les cas, ça vaut toujours mieux que des reproches. Bien déraisonnable serait celui qui vous en ferait. Je ne vous parle pas sous l'impression du moment ; je vous dis le fond de mon âme ; et je crois que vous en êtes convaincu. La vie est si pleine de tribulations et d'inquiétudes, il est bon de rencontrer quelqu'un ou quelques-uns sur qui on

peut se reposer. Excusez ce galimatias, ma plume est toujours au trot ou au galop, sans regarder où elle met les pattes ; aussi pattes de mouche est le mot qui convient à la course ou aux lignes qu'elle trace.

Vendredi, 14 mars. — L'omnibus me transporte à St-Laurent in Lucina sur le Corso, église de la Station pour aujourd'hui. J'y vénérâi le gril sur lequel fut rôti le martyr. A pieds, je descendis le Corso jusqu'à la place du Peuple, puis montai à gauche aux beaux jardins publics qu'on appelle Pincio. La chaleur était douce ; assis à l'ombre, ayant devant moi déroulé le panorama de Rome, je lus les actes de S. Nemesius et de Ste Lucille. L'âme d'elle-même s'élevait vers le Seigneur. Le soleil versait des flots de lumière pure. *Benedicite, sol et luna, Domino.* L'air tiède étendait les neifs et réchauffait le sang. *Benedicite, ignis et aestus, Domino.* La colline était ombragée de pins résineux, de cèdres, d'oliviers, de maintes essences forestières. *Benedicite, montes et colles, Domino.* Les herbes exhalaient d'âcres arômes. *Benedicite germinentia, Domino.* Les fontaines faisaient jouer les caprices de leur jet d'eau. *Benedicite fontes, Domino.* — Les petits oiseaux chantaient leurs ramages dans les rameaux verts. *Benedicite volucres caeli, Domino.* Les équipages roulaient sur le chemin ; les piétons se promenaient lentement dans les allées ; les rires et les caquets m'arrivaient à travers les haies vives. *Benedicite filii hominum, Domino.* Y en avait-il là un grand nombre qui pensaient à Dieu ? Moi du moins j'avais le cœur gros d'émotion, de douceur, de reconnaissance. Je lisais. Je m'arrêtais. Je regardais. Je humais. Je jouissais. *Benedicite sacerdotes Domini, Domino.* Je rentrai à cinq heures, pour reprendre l'ouvrage, pour reprendre la plume, comme le laboureur reprend sa charrue.

Samedi, 15 mars. — A midi, on me remet lettres de Monseigneur Fabre, de M. Colin, de M. Ethier, etc., etc., et trois de vous, en tout huit lettres du Canada. Les vôtres, je suppose, ont été arrêtées en chemin par la tempête, du moins les pre-

nières, ce qui explique comment elles sont arrivées de compagnie ; la dernière est du trois mars. Elle a fait une traversée très rapide.

Voulez-vous savoir le plaisir que ces lettres me causent ? multipliez la vôtre à la réception des miennes, par quatre, et vous en aurez une idée. La raison en est bien simple. Vous vivez de la vie ordinaire, entourés de personnes connues. Je suis isolé, et suivant un sentier glissant où il faut marcher avec précaution. Je pris une partie de l'après-dîner à lire cette correspondance, et à préparer dans ma tête certaines réponses, dont quelques-unes sont très importantes. J'allai à confesse, au confesseur des religieuses, un père Dominicain, comme une bonne nonne. Il était six heures. Je fis avant souper mon heure de promenade, longeant les murs au nord-est et au nord de la ville en revenant par la *via Veneto*. Vous avez ma journée.

Pour répondre à vos questions, ma santé est bonne, excellente. Les sœurs me traitent comme un enfant gâté. La supérieure est une vieille mère de soixante ans passés, qui n'a pas froid aux yeux, et qui a été à la guerre dans le service des hôpitaux. Ma chambre est propre comme une chapelle, mon lit blanc comme des rideaux d'église, mon linge en ordre. Comme mes visites chez les cardinaux demandent souvent que je prenne mon souper à part des autres, je trouve tout le monde affable pour se prêter à ce dérangement. On me donne du thé, quand j'en demande. Enfin je me loue d'être descendu ici, et je bénis le bon Dieu qui m'y a conduit.

D'un côté de ma chambre, j'ai accolé au mur un plan de Rome, de l'autre une carte d'Italie, et en face de moi attaché par quatre épingles une carte de la province de Québec, avec les tracés des chemins de fer, même celui de St Lin. Il ne se passe pas de jour que je n'y fasse un voyage par le regard de l'imagination. En attendant, vivons contents du sort que Dieu nous a fait, et faisons notre devoir, qu'il soit doux, qu'il soit pénible.